LE MAGAZINE DES 3 CONTINENTS

preview

ÉDITO/N°01

48 pages. C'est l'espace nécessaire pour lister les 33 293 personnes ayant péri dans la Méditerranée, sur la route vers l'Europe, depuis 1993. Mais c'est souvent par l'appellation « NN » pour *nomen nescio* (nom inconnu) qu'elles sont désignées. Les journalistes du Der Tagesspiegel la surnomment « La Liste », mais, plus qu'une énumération, ce monument aux morts imprimé raconte l'histoire de ces vies fauchées par ceux que la guerre enrichit. Depuis le dernier décès recensé le 29 mai 2017, plus de 1 200 personnes ont péri en Méditerranée. Cette frontière naturelle est devenue une nouvelle ligne de front, meurtrière, mais invisible, qui interdit tout retour en arrière. Marche ou crève. Se retrouver étranger malgré soi, partout où l'on aille, surtout là d'où l'on vient. Le cinéma permet de retranscrire ces identités qui vacillent, en fusionnant art et nations. Dans *America, America*, le jeune Grec Stavros est persécuté par les Turcs à la fin du 19e siècle. 150 ans plus tard, *Des spectres hantent l'Europe* raconte la vie au camp d'Idomeni. Vers cette frontière entre la Grèce et la Macédoine, convergent les réfugiés du monde entier autour de la lueur d'un feu, d'où émane une humanité éraflée mais bien vivante. Les frontières, le premier invité de *Preview* les connaît bien. Il les recherche, tant elles façonnent les identités et permettent de saisir les enjeux géopolitiques. Loup Bureau fait partie de ceux qui racontent la guerre sans jamais enquêter sur le front. De ceux qui s'arrêtent juste avant la ligne, au niveau des civils. Loin des monstruosités, car le journalisme, c'est avant tout raconter la vie.

www.trois-continents.fr • www.3continents.com

« PARTICIPER AU F3C M'A OUVERT L'ESPRIT »

© Simon Bouvier

interview

LOUP BUREAU

AVANT D'ARPENTER LES CHEMINS DU MOYEN-ORIENT, MICRO ET CAMÉRA EN MAINS À LA RENCONTRE DES POPULATIONS, LE JOURNALISTE LOUP BUREAU A FAIT PARTIE DU JURY JEUNE DU F3C. RETOUR SUR UNE EXPÉRIENCE DÉTERMINANTE, QUI A FAÇONNÉ SON RAPPORT À L'IMAGE.

Comment êtes-vous devenu jury jeune du F3C ?
J'étais en Terminale S au lycée Albert Camus et mon professeur de cinéma, Louis-Jean Ropars, qui depuis est devenu président de l'association du festival, m'a proposé d'être jury jeune. Il savait que je m'intéressais beaucoup au cinéma documentaire. Il n'y en a pas forcément au F3C, mais cela peut arriver. J'ai tout de suite accepté.

Comment cela se déroule-t-il ?
De la même manière que les jurys officiels, on est quatre ou cinq et on assiste à tous les films, aux cérémonies d'ouverture et de clôture. On a la possibilité de rencontrer les réalisateurs et, chaque jour, on regarde à peu près quatre films issus de la sélection. On peut en regarder davantage, libre à nous, mais quatre c'est déjà conséquent. Tous les soirs on se réunit, on discute des films vus dans la journée. On partage nos impressions, nos sentiments. C'est vraiment chouette.

Étiez-vous déjà sensible à l'image ?
Oui. À cette époque, j'étais en BTS audiovisuel à Montaigu, en option montage. Essayer de construire le propos, un sens dans un film ou dans un court métrage, c'était vraiment ce qui me passionnait. Le directeur artistique du F3C, Jérôme Baron, est aussi professeur à Montaigu. Il s'occupe du domaine littéraire et artistique. Il existe des liens étroits entre ce BTS et le festival. Je savais que si j'arrivais à être jury jeune et à discuter avec des gens, forcément cela m'ouvrirait des portes.

« LES FILMS DU F3C ONT UNE PORTÉE SOCIÉTALE ET HISTORIQUE TRÈS FORTE »

Plutôt films que documentaires ?
À la base, j'ai toujours voulu faire du documentaire. Le seul problème, c'est qu'on ne rentre pas comme ça dans ce milieu et il n'y a pas énormément d'études de cinéma documentaire. Le meilleur moyen que j'ai trouvé pour me lancer dans le documentaire, c'était de faire du journalisme, du reportage et d'essayer de glisser sur du long format, sachant que les limites entre le documentaire et le reportage sont floues. Dans le reportage journalistique, il y a des conditions de format, des manières de faire ou de poser la voix. Moi, je suis moins dans cette optique ; je suis davantage dans le documentaire, qui est un point de vue.

Un film vous a-t-il particulièrement marqué ?
Pas vraiment, souvent j'oublie même le nom des films ; c'est plutôt l'expérience qui reste. Quand j'étais jury jeune, j'ai vu un film qui parlait de la dictature argentine, avec des scènes très dures d'exécutions d'opposants politiques. Cela m'a vraiment touché, au vu de ce que je voulais faire plus tard. C'est moins le film qui me marque que des instants de remise en cause et de réflexion. Même si le F3C montre souvent des films de fiction, ils ont systématiquement un rapport avec la société. Ils en racontent autant que des documentaires. Ce sont des histoires aux portées sociétales et historiques très fortes.

Que vous a apporté votre participation au F3C ?
Cela m'a ouvert l'esprit. En plus, j'étais le plus jeune dans le jury. Discuter de cinéma avec des gens qui s'y connaissent, qui ont déjà une culture cinématographique, c'est très enrichissant. Un festival comme celui-ci, qui prime des réalisateurs qu'on ne pourra pas voir ailleurs, j'en connais vraiment très peu. Et c'est un festival qui se porte bien. La preuve, le réalisateur, Tamer El Said, qui a remporté la Montgolfière d'or pour *In the last days of the city*, a été primé en premier lieu au F3C.

NB : Le journaliste Loup Bureau a été incarcéré 50 jours en Turquie cet été. Il a été libéré le 15 septembre 2017. L'intégralité de son entretien est à lire sur le site www.trois-continents.fr

Julia Gley et Camille Vandier

SANS TRUQUAGE

portrait ROGER KOZA

RIEN DE PLUS AGRÉABLE QUE DE CAUSER CINÉMA AVEC ROGER KOZA. AVEC SA VOIX CHALEUREUSE, LE CRITIQUE DE CINÉMA ARGENTIN REVIENT POUR PREVIEW SUR SON RAPPORT À L'IMAGE.

Roger Koza n'en finit plus de régler l'heure de sa montre. En moins d'un mois, le critique de cinéma argentin a traversé l'Atlantique à deux reprises. Et ce n'est pas fini ! Après la France, il se rendra en Chine. Mais aujourd'hui, assis confortablement dans un canapé de l'espace Cosmopolis à Nantes, celui qui est également programmateur raconte son parcours. Cela fait 20 ans qu'il a fait de la cinéphilie sa profession. « Je veux dire par là que cela fait 20 ans que je publie dans des journaux... »

Déjà tout petit, accompagné de son père, il est émerveillé par les films de John Ford ou Anthony Mann durant des « ciné-matinées » (sessions de spectacle cinématographique). Puis, pendant son adolescence, il arpente les salles de cinéma à la découverte, entre autres, du réalisateur allemand Wim Wenders ou encore du comique français Max Linder. C'est sa période « de découverte autonome ».

Musique, philosophie, psychologie, science de l'éducation, nutrition. « J'ai uniquement terminé la formation en philosophie ! » Roger sait déjà qu'il veut faire du cinéma son métier. Il appartient à la génération du 20e siècle : celle des critiques autodidactes qui se sont formés en adhérant aux ciné-clubs, en se rendant à des festivals ou dans des cinémathèques. De nos jours, des parcours universitaires spécialisés ont été mis en place, « mais la créativité dans l'écriture s'affaiblit devant l'autorité du discours académique », d'après Roger Koza.

La curiosité de cet Argentin participe à sa cinéphilie. « L'Argentine, et surtout celle du Sud, est considérée comme le bout du monde. Il y existe une grande curiosité pour le reste de la planète, c'est peut-être la meilleure vertu de l'Argentine et de son peuple. » Il ne serait donc pas le seul à être enchanté par le 7e art. La communauté argentine de cinéphiles est l'une des plus importantes de l'Amérique latine, selon ce critique de cinéma « mais ça il ne faut pas le dire aux Mexicains ».

Aujourd'hui, Roger Koza parcourt le monde par le biais du grand écran et publie pour diverses revues argentines. Peu importe sur quel film portera sa prochaine critique, il aime écrire et penser le cinéma. « Je ne fais pas de discrimination. Tous les films s'avèrent intéressants. Même les mauvais me permettent de parler de l'état du cinéma », glisse-t-il. Souvent associé au cinéma d'avant-garde dans son pays, Roger Koza s'attaque de temps en temps aux blockbusters américains, surnommés « tanks » au pays de Borges. Cependant, il a ses préférences. Roger exige parfois de traiter des films qu'il « trouve précieux, qui n'ont pas de soutien publicitaire important et qui risqueraient de rester dans l'ombre si personne n'écrivait sur eux ».

Quel que soit le support pour lequel il travaille, le critique argentin conserve son éthique : « J'écris comme j'écris. Si l'on n'aime pas mon travail, je m'en vais. Je ne fais pas de concessions et ceci n'est pas négociable ! »

Aymelle Desmaizon

critiques

DIALOGUE D'EXILÉS de Raoul Ruiz

CONVERSATION AVEUGLE

L'exil vu depuis un appartement parisien. Un groupe de Chiliens, désireux de faire tomber le régime du Général Pinochet, s'entasse dans un logement sans issue apparente. Déambulant d'une pièce à l'autre, ils y croisent des réfugiés de différentes nationalités. Ce récit est inspiré de la pièce de théâtre de Bertolt Brecht et de l'exil du réalisateur Raoul Ruiz, arrivé en France en 1974. *Dialogue d'exilés* est une composition de petites histoires propres à chaque personnage, s'intégrant dans la grande, celle de la fuite. Enfermés entre quatre murs, ces individus sont éloignés de l'action extérieure. Loin de leur pays et de l'animation de Paris, ils vivent avec distance la situation. Cette prise de recul invite à une réflexion libérée de toute émotion. Les scènes défilent et la situation n'avance pas. Ces exilés semblent dépossédés de leur vie. La caméra suit les personnages au gré de leurs déplacements, sans nécessairement tenir compte des conversations entamées. Dans une mise en scène tournant en rond, l'illusion labyrinthique transpose la condition des personnages en une perte totale de repères. Ce vide perpétuel se comble par la parole. Les discussions, anecdotiques ou significatives, renvoient à la réalité, contrebalançant cette sensation de flottaison. Les mots, seul moyen d'évasion, sont le moteur du récit. Mais aucun personnage ne sort vraiment du lot. Le spectateur est habilement noyé au milieu des logorrhées, chaque individualité se perd face à un monde extérieur invisible.

Marie Merlet

SHARASOJYU de Naomi Kawase

AU CŒUR DE LA DISPARITION

Un atelier de fabrication d'encre de Chine, une végétation dense et deux jumeaux accroupis qui se rincent près d'un seau, le décor de *Sharasojyu* est planté presque sans bruit par la réalisatrice Naomi Kawase. D'un coup, l'un des enfants, Kei, se met à courir. Son frère Shun lui emboîte le pas. Au détour d'une rue, Kei disparaît sans explication. Cinq ans plus tard, toujours à Nara, l'ancienne capitale du Japon, le père de la famille Aso prépare l'un des plus grands événements de la région : la fête de Basara. Reiko, la mère, doit bientôt accoucher. Shun, lui, rend hommage à son frère à travers un portrait qu'il dessine au lycée. Traumatisé par cette perte, il peine à déclarer son amour à Yu, son amie d'enfance qui l'accompagne tout au long de l'histoire. Il règne au cœur de ce long métrage une atmosphère flottante. Les émotions palpables mais retenues confèrent à ce film un caractère poétique et sincère. Cette authenticité émane surtout de la caméra volontairement instable qui suit les personnages et de ces longs plans-séquences sans artifice ni dialogue inutile. L'histoire de *Sharasojyu* fait écho au passé de la réalisatrice, abandonnée par ses parents à Nara. Dans son film, Naomi Kawase incarne la mère qui perd un fils, mais donne la vie cinq ans plus tard. Une naissance qui apaise cette famille endeuillée. Si ce film respire cette sincérité si touchante, c'est peut-être parce qu'il est une forme d'exutoire pour la cinéaste.

Maeva Hamonic

UN DICTATEUR FÉRU DE JAMES BOND

DE 1994 À 2011, LE DICTATEUR KIM JONG-IL ÉTAIT À LA TÊTE DE LA CORÉE DU NORD, L'UN DES PAYS LES PLUS RÉPRESSIFS AU MONDE. CE PASSIONNÉ DE JAMES BOND S'EST LARGEMENT SERVI DU 7E ART COMME OUTIL DE PROPAGANDE. « UN CINÉMA D'ÉTAT SUBTIL », SELON ANTOINE COPPOLA, SPÉCIALISTE DE L'ASIE.

reportage

CORÉE DU NORD

Le cinéma nord-coréen existe depuis la proclamation d'indépendance du pays en 1948. D'abord utilisé pour promouvoir l'idéologie de Kim Il-sung, il est inspiré du communisme et évoque des thèmes comme la patrie ou les grands leaders. Un cinéma de propagande classique. « Il y a toujours la même approche idéologique dans nos films. Toujours des pleurs… Aucun de nos films n'est sélectionné dans les festivals. Les gens ici sont d'une telle étroitesse d'esprit ! » Cette citation de celui qui a succédé à Kim Il-sung, en 1994, montre bien le fossé cinématographique entre les deux hommes.

La modernisation selon Kim Jong-il

Kim Jong-il voue une passion immuable pour le 7e art, mais trouve celui-ci vieillissant. « Il veut moderniser les thèmes pour qu'ils puissent parler directement à la population », explique Antoine Coppola, Maître de conférences à l'université Sungkyunkwan de Séoul. Finis les films de guerre en grande pompe, place aux films d'amour et autres blockbusters. C'est l'apogée de *The Flower Girl,* ou plus tard, de *Pulgasari,* les premières grosses réalisations du pays, supervisées par le « Cher Dirigeant ». Kim Jong-il kidnappe alors plusieurs réalisateurs japonais et sud-coréens pour créer ses « chefs-d'œuvre ». « Dans les années 80 et 90, le cinéma nord-coréen évoque toutes sortes de sujets, excepté l'érotisme et l'oppression. » Malgré une impression de liberté créative, la propagande est toujours bien présente. « L'idéologie du régime est propagée inconsciemment et les films traitent de sujets divers pour éviter la rébellion de la population. Cette diversité sert également au rayonnement du pays à l'international », poursuit Antoine Coppola.

Manier les images pour assoir un régime

Kim Jong-il n'a pas une vision anodine du cinéma. Il aime les dessins animés de Walt Disney, les James Bond ou encore Rambo. Il joue le jeu de la subtilité et manie les images pour asseoir son régime. Ainsi, parler d'un simple cinéma de propagande est insuffisant. Son rôle dans la construction du régime est bien plus subtil qu'il n'y paraît. Ce nouveau cinéma amené par Kim Jong-il fait peu à peu disparaître les grandes figures héroïques et le modèle cinématographique de l'URSS, mettant en avant des personnes du quotidien qui s'emparent de l'idéologie du pays, mais également de leurs destins.
Mêler sa passion à une communication de masse, une aubaine pour Kim Jong-il. Un peu moins pour son fils, Kim Jong-un, pour qui la guerre de l'image n'est pas aussi importante que celle des armes. Le cinéma nord-coréen occupe aujourd'hui une place moins cruciale dans les stratégies de propagande. Néanmoins, le successeur de Kim Jong-il reste soucieux de son image, comme en témoigne sa volonté d'interdire la diffusion, en 2014, du film *The Interview*, une comédie mettant en scène son propre assassinat.

Lize Simon et Mélanie Vitry

En bref

LE TANDEM AFGHAN ABSENT DE PRODUIRE AU SUD POUR UN PROBLÈME DE VISA

« Malheureusement, cette année, les participants de Produire au Sud sont au nombre de 10 et pas 12. Nous avons appris il y a deux semaines l'impossibilité pour le tandem afghan d'obtenir un visa. », a annoncé Guillaume Mainguet, responsable de l'Atelier P.A.S., à l'occasion de l'ouverture du 39e F3C. Le binôme afghan, constitué du réalisateur Sadam Wahidi et du producteur Abdul Tamim Zarabi (Rumi Films Prod), venait défendre le projet *Second trip*, au côté de « collègues » sud-africains, boliviens, chinois, birmans et azerbaïdjanais. « Cela dit, on maintient avec eux un lien sur Skype, car cela nous tient à cœur », ajoute Guillaume Mainguet qui a conclu avec émotion son intervention en lisant un message de Sadam Wahidi : « Nous aimerions que les ambassades et politiques comprennent combien il est difficile pour nous de faire notre travail. En tout cas, c'est fort de se sentir soutenus par le festival malgré tout cela. »

Julia Gley

L'OUVERTURE FAIT UN TABAC

La cigarette est l'héroïne du film palestinien *Wajib*, de Annemarie Jacir, présenté mardi soir lors de la cérémonie d'ouverture. Dans cette comédie dramatique, la clope est le fil rouge de la relation entre un père et son fils. Elle rythme les tensions, matérialise les dissonances jusqu'à participer au dénouement. Un choix qui a suscité des commentaires amusés lors du cocktail, après que la ministre de la Santé, Agnès Buzyn, se soit offusquée de l'importance donnée à la cigarette dans le cinéma français.

Lize Simon

L'AGENDA

Jeudi 23
MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE : 16H45-18H15
TABLE RONDE "LES ENJEUX DE LA COPRODUCTION INTERNATIONALE

Vendredi 24
KATORZA : SÉANCE : 10H
PRINCE YEONSAN DE SHIN SANG-OK, 1961

…

MAGAZINE - Directeur de la publication : Philippe Dossal – Rédactrice en chef : Julia Gley – Encadrement pédagogique : Patrice Allain, Gregg Bréhin, Sylvain Chantal, Philippe Dossal
Secrétaires de rédaction : Ophélie Raymond, Naomie Retailleau - Rédacteurs : Pauline Delaunay, Louis Delatronchette, Armelle Desmaison, Maëva Hamonic, Thomas Hazera, Elodie Longépé, Marie Merlet, Lise Simon, Camille Vandier, Julia Vignon, Mélanie Vitry - Photographes : Simon Bouyer, Lisa Darrault – Conception graphique/Data : Noëmy Da Silva, Inès Logeais – Relations festival : Raïssa Poulier – Impression : Poisneuf
SITE INTERNET - Rédactrice en chef : Anne-Marie Kraus – Encadrement pédagogique : Olivier Deniaud, Karine Pain, Jean-François Marquet - Vidéos : Rémi Lévêque, Maëlle Ripoche, Calvin Charrier, Clémence Meslet, Enguerran Borter, Julie Reynaud - Radios : Romane Tirel, Thibault de Seilhac, Manon Texier, Andréa Blanchet-Fraud - Community managers : Romane Monnier, Kévin Hérieau - webmasters : Olivia Yankey, Marie Martel